

CLUB LECTURE Association

des Familles de Ceyrat

Vendredi 4 MARS 2022

Livres que nous avons présentés:

Les femmes sont à l'honneur dans notre choix de livres en ce 8 mars, journée internationale de la femme.

Les impatientes

Djaili AMADOU AMAL

De la société qu'elle présente, Djaili Amadou Amal dévoile les schémas anthropologiques qui conduisent les femmes à être en permanence mises sous tutelle. La femme devient une monnaie d'échange entre les hommes, une manière de sceller des alliances, de perpétuer la stabilité familiale. Le personnage de Ramla l'énonce clairement : « Nous ne sommes ni les premières ni les dernières filles que mon père et mon oncle marieront. Au contraire, ils

seront plutôt contents d'avoir accompli sans faille leur devoir. Depuis notre enfance, ils n'attendent que ce moment où ils pourront se débarrasser de leurs

responsabilités en nous confiant, vierges, à un autre homme. » Les trois femmes du roman acceptent,

malgré elles, leur condition et les mariages imposés. C'est ainsi que les choses se passent et l'on sent le poids de la tradition – et du chantage moral – encouragée aussi par la famille et les mères, figures ambivalentes. Tout est question en effet de communauté et de garantie de la société familiale, plutôt

que d'individu et de volonté propre. La mère de Ramla, quand sa fille de dix-sept ans lui fait part de son refus d'épouser l'homme de cinquante ans auquel elle est promise, pour pouvoir exaucer son souhait de devenir pharmacienne et épouser le garçon qu'elle aime, lui rappelle que « [s]es décisions n'influencent pas que [s]a vie » et qu'elle risque d'entraîner toute sa famille dans sa perte.

Ainsi, il faut s'armer de patience (Munyal) ! C'est la seule vertu qui permet aux femmes de tenir leur rôle, avec la maîtrise de soi, le sang-froid, la soumission. Mais les femmes n'ont pas qu'un rôle passif ou plaintif. Ainsi, la mère de Ramla dispose d'une grande autorité auprès des autres femmes de la famille et est considérée comme le « porte-bonheur de son père ». Celle de Hindou, quand sa fille fuit une première fois son foyer conjugal après de multiples faits de violence sexuelle, physique et d'adultère, décide d'aller convaincre son mari de protéger sa fille (en vain). Safira, la première épouse du nouveau mari de Ramla, a de l'argent et du pouvoir sur la maisonnée. Néanmoins, l'essentiel de leur marge d'action dépend de l'influence qu'elles possèdent sur leurs hommes respectifs. Perdre cette influence reviendrait à perdre toute capacité de décision et toute protection, jusqu'au risque de la répudiation. Ce qui entraîne en partie des phénomènes de jalousie territoriale et de harcèlement moral, comme ceux que Safira fait subir à la jeune nouvelle épouse.

Grâce à un style intime, simple, écrit à la première personne, quasiment scénaristique, avec retranscription de dialogues directs et omniscience sur les sentiments des trois femmes qui s'entrecroisent, Djaili Amadou Amal nous donne ainsi à voir la constellation bourgeoise nord-camerounaise. Les appareils qui entourent les préparatifs du mariage,

avec des soins à base de dilké ou d'huile, sont décrits avec précision. La célébration donne un rôle prépondérant à la parole cérémoniale, avec sa distribution patriarcale qui scelle les alliances.

Les familles vivent dans des « concessions » abritant un véritable domaine : après le vestibule, on trouve la villa du père, puis le hangar où recevoir les invités et enfin les habitations des épouses dans lesquelles les hommes ne pénètrent pas. Les femmes et les hommes sont éduqués à part : les filles vivent avec leurs mères respectives, quand les garçons ont leur propre chambre dès l'adolescence. Les règles qui régissent les rapports entre les épouses sont également notables. La première femme est la daada-saaré, « le guide de la maison, celle qui veille à l'harmonie du foyer », mais aussi le « souffre-douleur ». Elle doit aider la nouvelle épouse et lui prodiguer des conseils, la considérer comme sa petite sœur ou sa fille. La jeune mariée lui doit en retour «

obéissance absolue, patience devant sa colère, respect ». Le rapport à l'Occident y est ambivalent : les couples les plus riches partent en voyage à Paris, à Dubaï, avec un certain rapport au luxe. Revue Esprit Néanmoins, « l'amour n'existe pas avant le mariage [car] on n'est pas chez les Blancs » et certaines chaînes de télé sont interdites aux jeunes filles.

Ainsi, la chape de plomb qui pèse sur les femmes se développe tout au long du roman. Car si certaines tiennent par l'abnégation qui leur a été apprise, tous les personnages féminins souffrent. De sa mère, qui jouit pourtant d'une bonne position dans la famille, Ramla confesse qu'en privé, elle « passe son temps à ressasser son amertume ». Safira, dans sa peur d'être dépossédée et dans ses manœuvres cruelles, n'en reste que plus dépendante de son mari. Hindou, obligée de retourner dans son foyer, tente de s'enfuir de sa concession. Elle est rattrapée par sa famille, battue par son père, avant d'être restituée à son époux. Elle finit par sombrer dans une profonde dépression, considérée comme folle, possédée par des djinns. Ramla sera répudiée par son mari après les machinations

de Safira, qui retrouve sa place non sans avoir prétendument vendu son âme aux marabouts qu'elle a consultés pour éloigner sa rivale.

La mère de Hindou, lorsqu'elle reçoit sa fille en détresse, répond ainsi : « Il est difficile, le chemin de vie des femmes. Ils sont brefs, les moments d'insouciance. Nous ne connaissons que très peu de joies. Nous ne trouvons le bonheur que là où nous le cultivons. À toi de trouver une solution pour rendre ta vie supportable. Mieux encore, pour rendre ta vie acceptable. C'est ce que

j'ai fait, moi, durant toutes ces années. J'ai piétiné mes rêves pour mieux embrasser mes devoirs. »Revue Esprit

Incontestablement un beau livre, terrible, militant, combatif, à propos des violences faites aux femmes. On le lit avec émotion et compassion. Les jeunes lycéens ont eu bien raison de lui attribuer leur prix Goncourt en 2020.

Trois

Valérie PERRIN

Traduite dans une trentaine de pays, la romancière française Valérie Perrin (*Les oubliés du dimanche*, *Changer l'eau des fleurs*) a écrit un petit bijou de roman.

L'histoire de trois amis, Adrien, Étienne et Nina, que l'on suit depuis leur tendre enfance jusqu'à leur vie d'adulte. Leur amitié est tissée serré, comme des frères et une sœur qui se seraient choisis. Leur lien semble indestructible. Sauf que...

Ce roman sur les illusions et les espoirs de la jeunesse porte aussi sur la valeur et la fragilité des serments et sur le constat qu'on ne connaît jamais tout à fait nos amis, même quand on vit pratiquement avec eux. *Trois* est bien écrit, avec un style fluide, non empesé, d'une grande douceur, alliant dialogues et descriptions dans une structure narrative qui fait des va-et-vient bien construits et efficaces entre différentes époques. *La presse-ça*

3 histoires attachantes, émouvantes. Un merveilleux moment que celui de découvrir ces 3 vie pétries d'amitié, d'amour. Réaliste et poignant, cette narration oscille entre rires et larmes. Un roman qu'on lit avec le coeur, baigné par le thème du temps qui passe et nous sépare....

Alexandra Kalenkai, la Walkyrie des Balkans

Hélène CARRERE d'ENCAUSSE

Alexandra Kollontai est la figure modèle, en Russie, de l'émancipation féminine et de la Révolution de 1917. Elle est encore peu connue en France. À travers une biographie tendue et didactique, l'historienne de la Russie Hélène Carrère d'Encausse, de l'Académie française, nous la fait découvrir.

Parfaite incarnation au féminin du « gentilhomme érepentant », Alexandra Kollontai est née en 1872 dans

le milieu aristocrate privilégié de Saint-Petersbourg. Très éduquée, polyglotte, elle prend conscience de la tragédie de la condition ouvrière en accompagnant son mari ingénieur dans les usines. Son premier combat sera en faveur des ouvrières de l'industrie textile. On la suit à travers ses exils en Europe, son engagement comme menchevik, puis sa décision de suivre Lénine, jusqu'à la Révolution d'Octobre. Pour elle, la révolution est le seul moyen possible d'améliorer à terme la condition de la femme. Oratrice d'exception, théoricienne, c'est elle qui s'adressera aux marins de Kronstadt. Elle a probablement transporté les fameux fonds allemands destinés à Lénine pour déstabiliser le régime tsariste. Après la dissolution par la force de l'assemblée constituante qui ne donnait pas la majorité à Lénine, elle fera partie de son premier gouvernement comme commissaire du peuple (ministre) aux affaires sociales.

Le destin d'Alexandra Kollontai illustre l'avance de la Révolution russe, trente ans avant les démocraties occidentales, dans les responsabilités confiées aux femmes. Elle tentera aussi, dans le Caucase, de changer le statut des femmes musulmanes en s'attaquant au port du voile intégral et au mariage forcé. L'URSS lui est redevable de son travail inlassable pour sa reconnaissance diplomatique à partir de 1924. Son rôle clef de médiatrice dans la guerre de Finlande lui vaudra d'être pressentie pour le prix Nobel de la paix. La biographie d'Hélène Carrère d'Encausse, Alexandra Kollontai, la walkyrie de la Révolution, s'appuie sur une remarquable étude des sources directes. Il y a bien sûr les archives du Parti communiste russe, les textes théoriques et les discours sur la condition féminine écrits par Alexandra Kollontai, mais aussi les carnets de notes et journaux secrets, les confidences, qui révèlent une vraie

révolutionnaire, son adhésion au principe «la fin justifie les moyens» de toute dictature,

dictature selon elle inévitable vu l'état de la Russie lorsque Staline prend le pouvoir. On peut interpréter sa fidélité à Staline comme une fidélité à la Russie : il est à ses yeux le seul homme du parti qu'elle juge apte à poursuivre la construction du socialisme. Face aux purges, aux arrestations, au Goulag, elle continuera son travail de diplomate, notamment comme ambassadrice en Suède en 1930. Elle sauvera quelques camarades- amants de la disgrâce.

Les écrits de fiction d'Alexandra Kollontai connurent un immense succès dans les années 1920. Les Amours des abeilles travailleuses, écrit en Norvège lors de son ambassade, très inspirée de sa vie privée libérée du joug du mariage, faite de compagnonnages avec des hommes souvent beaucoup plus jeunes qu'elle, tous révolutionnaires et peu enclins à l'émancipation de la femme. Son fameux «On fait l'amour comme on avale un verre d'eau», qui choqua tant Lénine, appartenait à

cette fiction. Comme l'écrit Hélène Carrère d'Encausse, «la révolution sexuelle a buté sur la force des préjugés et des habitudes de vie. (...). Seul le projet communiste leur donne une véritable indépendance à l'intérieur d'une communauté et leur assure une vie heureuse.» Ainsi son héroïne de fiction décide-t-elle d'élever son enfant au sein d'une communauté qu'elle crée, tout en travaillant de façon utile à la société.

Cette biographie pose l'éternelle question de la condition féminine : doit-on l'approcher du point de vue des femmes ou à partir de leur appartenance sociale ? La longue vie d'Alexandra Kollontai, débutée sous le tsarisme, nous

permet d'appréhender «l'histoire longue» de la Russie et «l'histoire courte» de l'URSS. De mieux comprendre, par conséquent, la Russie d'aujourd'hui. Plus légèrement, elle nous incite à revoir

Ninotchka, la comédie irrésistible d'Ernst Lubitch (1939) qu'elle inspira en toute liberté. Les Echos

Un portrait très fouillé et documenté d'une femme d'exception, d'une figure étonnante et détonnante qui aura marqué l'histoire de l'ex URSS et qu'Hélène Carrère

d'Encausse a eu bien raison de resusciter. C'est captivant, instructif de découvrir la vie passionnante et trépidante de cette femme hors du commun.

Nager nues Carla GUELFENBEIN

D'UN 11 SEPTEMBRE A L' AUTRE

11 septembre 1973, 11 septembre 2001 : c'est entre ces deux repères historiques que le roman de Carla Guelfenbein, *Nager nues*, s'articule quant à son déroulement :

Sophie vit avec son père à Santiago du Chili, dans les années précédant l'arrivée au pouvoir de l'Unité Populaire conduite par Salvador Allende. Ce père, Diego, est haut fonctionnaire du gouvernement d'Allende. Il est passionné par son engagement politique et aussi par les femmes qu'il aime séduire, posséder, parfois d'un amour torride, exclusif, exigeant. Pour tenter d'oublier les absences répétées de ce père, Sophie se lie d'amitié avec Morgana. Cette jeune femme tombe sous le charme de Diego et

entretient avec lui une relation amoureuse qu'elle tente de dissimuler aux yeux de Sophie. Cette dernière se sent trahie et rejoint sa mère, en France tandis que Diego et Morgana entrent dans la clandestinité après le putsch du 11

septembre 1973 dirigé par un certain général Augusto Pinochet. Tous deux sont exécutés par suite d'un guet-apens tendu par les militaires.

Ce roman n'est, bien sûr, pas le récit d'une relation « triangulaire », dont la description revêtirait un intérêt des plus limités : il décrit par exemple l'éveil de la sensation du désir chez une jeune fille, Morgana, découvrant cet aspect de la vie : « Dès son plus jeune âge, Morgana a pris conscience de l'énergie qui

émane de son corps . Un tissu invisible qui capte l'intérêt des hommes .(...) Au début, aucun mot ne rattachait cette brûlure à l'intérêt dont elle était l'objet .

Elle la traquait ...bien avant de l'associer à l'image d'un homme . »

Les interrogations suscitées par une relation amoureuse sont aussi abordées . Le doute, la possession jusqu'à l'excès : « Il aime à la voir dans ses bras, à voir sa nudité pleine, son abandon. Parfois, il la pénètre devant le miroir, lentement, afin d'assister pouce par pouce à cet acte de possession. » Mais l'histoire reprend ses droits , elle n'est jamais bien loin de l'évocation de ce pays, le Chili , qui va connaître après le putsch de 1973 , une des phases les plus sombres de son histoire . Ainsi Paula , une amie chilienne de Diego et de Morgana , est-elle arrêtée et détenue dans un centre de torture pendant plusieurs jours ... Les camions militaires transportent des cadavres, les livres sont brûlés : « Des soldats jettent dans les flammes les livres qu'ils sortent d'une pile . Les deux femmes se regardent . Morgana presse la main de Paula qui, accrochée au volant , tremble encore , tandis qu'Antonia adresse son babil à la lune penchée à la fenêtre . »

Antonia est la fille issue des amours de Diego et de Morgana . Elle sera miraculeusement sauvée et Sophie la rencontrera, des années plus tard,

en France, pour tenter de lui avouer la vérité : qu'elle est sa demi-sœur, et de lui dire qui étaient Diego, Morgana, et tous ces gens emportés par un destin tragique, qui ont essayé d'aller au bout de leur conviction. Nager nues est un roman captivant : il décrit finement le sentiment amoureux, sans jamais cesser d'accorder une place essentielle à l'histoire, aux idéaux, comme pour suggérer avec raison que l'individuel et le collectif sont inextricables dans le destin des humains. Critiques libres.

Un roman tragique, poignant, magique, magnétique. Amour, amitié sont à l'honneur avec pour toile de fond l'Histoire du Chili. Une écriture subtile, délicate et simple à la fois.

Nickel boys

Colson WHITTEHEAD

L'auteur est tombé sur un article de journal absolument dérangeant sur Twitter. On venait de découvrir des restes humains sur le terrain occupé par la Dozier School for Boys, une école de réforme à Marianna, en Floride, qui a accueilli des garçons « à problèmes » durant 111 ans. Et qui a fermé ses portes il n'y a pas si longtemps, en 2011.

Sur le terrain de l'école, on a déterré des dizaines et des dizaines de tombes de jeunes garçons noirs portés disparus à l'époque. On disait à leur famille, quand ils en avaient une, qu'ils s'étaient enfuis. Mais la vérité, c'est qu'ils avaient été martyrisés, parfois violés, et assassinés.

Les nombreuses enquêtes menées entre autres par le département de la Justice de Floride ont dévoilé des pratiques inhumaines qui ont eu cours pendant des décennies.

« J'ai été profondément choqué de ne jamais avoir entendu parler de cette histoire avant, raconte Whitehead. Elle a fait grand bruit dans les médias en Floride, mais sur la côte Est, c'est passé presque inaperçu. »

Colson Whitehead a donc décidé de creuser davantage cette terrible histoire. Il a consulté des témoignages d'anciens pensionnaires de l'établissement, des blogues, des articles de l'époque (ses sources sont méticuleusement recensées à la fin du livre). Ce qu'il a découvert lui a permis de planter le décor de Nickel Boys, roman captivant et exercice de mémoire émouvant qui raconte les conditions de vie révoltantes des Noirs sous les lois Jim Crow aux États-Unis, dans les années 1960.

Pour raconter l'indicible, il a imaginé deux personnages : Elwood Curtis et Jack Turner, deux jeunes Noirs issus de milieux totalement différents, mais qui sont tous deux envoyés à la Nickel Academy pour être « remis dans le droit chemin ».

Abandonné par ses parents, Elwood a été élevé par sa grand-mère. C'est un jeune garçon attachant et sérieux qui jouit de l'estime de sa communauté. Un enfant réfléchi qui s'abreuve aux écrits de Martin Luther King Jr et qui caresse de grandes ambitions.

Jack, lui, a un côté un peu plus délinquant.
Contre toute attente, les deux garçons deviennent amis et leur destin sera intimement lié à la suite d'évènements qui vous arracheront les larmes.

« Elwood est l'idéaliste des deux, alors que Jack est plus cynique, souligne Whitehead quand on lui demande ce que les deux garçons représentent pour lui. Ils incarnent les deux postures face à la condition des Noirs. » Duquel vous sentez-vous le plus proche ? « Je dirais qu'avec les années, je me suis rapproché du cynisme de Jack Turner », répond-il. Le quotidien des élèves de la Nickel Academy est un quotidien de terreur et de sévices corporels d'une violence insoutenable. On tourne chaque page de ce roman en craignant la prochaine torture qui attend les jeunes pensionnaires. La méchanceté des adultes qui les entourent est sans merci.

« Le suspense est ma troisième nature, reconnaît l'auteur, qui aime bien bâtir des intrigues qui se lisent comme des thrillers. » C'est réussi dans Nickel Boys, où la tension est présente tout au long du livre.

Quand j'écris, je ne pense pas aux émotions du lecteur, je pense seulement à mon histoire.

Le succès retentissant de ses deux derniers romans a propulsé Colson Whitehead dans une place à part. Ses romans figurent désormais sur les listes de romans à lire « pour mieux comprendre la condition des Noirs aux États-Unis » aux côtés d'auteurs mythiques comme Toni Morrison. Sa voix porte, les médias veulent connaître son opinion sur l'actualité. Cette notoriété internationale, et tous les adjectifs dithyrambiques qu'on accole désormais à son nom, ne semble pas trop stresser le principal intéressé.

Quand on lui dit qu'il a l'air vraiment zen devant tout ça, Colson Whitehead éclate de rire. « Je travaille fort pour le rester, oui. »

Ne se sent-il pas une certaine responsabilité quand il prend le clavier aujourd'hui ?

Il assure que non. « Mon rôle d'artiste, c'est d'écrire de bons livres », insiste-t-il.

Pour ça, on ne peut que lui dire : mission accomplie.

Roman magnifique et terrible. On suit, le coeur serré, le destin des deux principaux personnages, Elwood et Turner. Prix Pulitzer bien mérité pour ce roman témoignage d'une histoire vraie qui nous plonge avec réalisme dans le mémoire américaine avec ses violences. Une oeuvre forte dans la lignée de celle d'Arnaud Rozan.

La belle saison Ludmilla CHARLES

Née 20 ans après ses frères et sœurs, Elena ne vit que pour l'été, saison où Magda, sa sœur préférée, et sa cousine Anna, qui vivent en France, reviennent à Nove Mesto, en Tchécoslovaquie, comme on le disait à l'époque où Ludmila Charles campe son premier roman. Composé de phrases souvent lapidaires évoquant la plume de Duras, divisé en très courts chapitres, porté par une morosité envahissante, La belle saison trace délicatement le portrait d'une femme désœuvrée et captive d'un coin du monde où la tragédie de Tchernobyl, la Glasnost et la fin du socialisme ont peu d'impact. « Elle sentait qu'elle aurait dû se redresser, ouvrir les yeux, mais il y avait une infinie douceur à se laisser glisser dans le vide, à se diluer hors de soi. » Alors qu'elle fait défiler cette morne existence en une suite de scènes vivantes, l'autrice livre une émouvante réflexion sur l'évolution des liens familiaux au fil des années. « Comme si elle était devenue l'aînée, et Magda la cadette. Comme si elle était la mère, et Magda l'enfant. » Le Devoir

Roman plein d'une poésie délicate, fait de gestes quotidiens. Composé de courts chapitres, de portraits par petites touches, ce livre nous plonge dans l'intériorité des êtres liée au monde qui les entoure. Rehaussée par une écriture élégante, cette oeuvre nous émeut.

L'ami arménien Andréï MAKINE

L'Ami arménien s'avère le récit le moins crypté, le plus clair et purement biographique du romancier, l'un des plus brefs aussi, à la manière d'une nouvelle russe accomplie, qui fond avec tendresse sur une tranche de destin. Celui d'un adolescent, Vardam, parqué parmi une poignée d'Arméniens prêtant secours à l'un des leurs, embastillé pour « séparatisme » et attendant son jugement qui devrait le conduire en camp, pour des années ou même une ou deux décennies.

« bon nombre d'anciens prisonniers, d'aventuriers vieilliss et fourbus, de déracinés hagards qui – comme souvent en Sibérie – avaient, pour toute biographie, la seule géographie de leurs errances » – il faut souligner la peinture remarquable de personnages épisodiques, à laquelle procède l'auteur, ici comme dans tous ses livres, avec une force d'évocation toujours bouleversante.

Vardam se retrouve forcément souffre-douleur de ses condisciples et il sera sauvé d'une mêlée enragée par le narrateur – rarement le « je » de

Makine aura semblé le rattacher si complètement à lui même, comme si l'écrivain de la maturité se dépouillait des ruses et des paravents brouillant habituellement des pans entiers de sa biographie.

« e que brosse le romancier de l'imaginaire arménien et des liens de solidarité humaine qui se déploient dans ce quartier en marge de la ville, « le Bout du diable », se double d'une réflexion discrète et acérée sur la conscience des

peuples, leur identité, le droit du sang vaincu par l'altruisme, l'adoption, le cours d'une vie qui peut être détourné comme celui d'un fleuve ; quand une femme, par exemple, fait barrage à la haine séculaire et souvent patriarcale...

Vardam, esquissé par petites touches jusqu'à devenir l'une de ces figures inoubliables qu'offre la littérature, Vardam aux grands yeux noirs, Vardam fragile mais constant, cerné par la mort et déjà concentré sur « une autre dimension d'existence », se penche vers l'onde et déclare : « Je dois être

juste celui-là, personne d'autre. Regarde. » Quelques lignes plus loin, Andreï Makine écrit : « Cinquante ans plus tard, j'ai la possibilité de le confirmer car ce

visage, au milieu du ruissellement et des feuilles dorées, reste toujours d'une clarté très vivante parmi tout ce que j'ai vécu. La vraie identité de cet enfant,

son unique véritable origine était cette journée d'automne, lente et ensoleillée, à l'écart des existences avides et hâtives des hommes. » La Croix

Un roman autobiographique sensible et émouvant, celui d'une amitié intense et exceptionnelle qui ne durera que quelques mois et qui est relatée avec nostalgie et le souvenir d'une amitié perdue car les deux amis ne se reverront plus. Et ce, en prise avec l'Histoire de l'Arménie, avec son génocide par les Turcs, son

occupation par les Russes. Sans parler de l'écriture prenante d'André Makine.

L'énigme de la chambre 622 Joël DICKERS

Une grande banque d'affaires familiale à Genève. Une station de ski élégante et huppée, Verbier. Quelques palaces, une fausse princesse russe désargentée, plusieurs jeunes femmes ravissantes et adulées, mais certaines s'ennuient, quelques prédateurs de la finance

Old Fashion qui se déchirent pour prendre la présidence de cette banque de l'establishment plus que centenaire. Mais surtout un gentleman aventurier, apatride et très gentleman, un certain Lev Levovitch, charmeur et illusionniste génial qui fait tourner toutes les têtes, hommes ou femmes. Ses dents rayent le parquet. J'oubliais : ils sont riches, beaux et... bien portants, bien sûr. Bon, la

vie n'étant pas un long fleuve tranquille, la machine Dicker s'emballa quand même au dernier tiers du livre. Pour faire vite : Macaire Ebezner, l'héritier légitime s'apprête à prendre normalement la présidence de l'établissement vénérable qui porte son nom, du moins le croit-il.

C'est sans compter sur l'opposition sourde de certains membres de la famille, opposition qui va éclater au grand jour lors d'un conseil d'administration imminent. Le plan Orsec est déclenché. Il faut tout faire pour remporter la mise, quoi qu'il en coûte. Même au prix d'un pacte avec le diable et du « sacrifice » de l'être aimé. Le « feu » est déclenché dans la chambre 622 du Grand Palace de Verbier. Par qui, pour quoi ? L'énigme reste entière jusqu'à l'ultime 569 ème page de ce roman à la précision...et à la lenteur, toute suisse, comme son auteur. Dans les gros polars il faut savoir donner du temps au temps !

(culture tops)

Un roman dense avec les ingrédients propres à Joël Dicker: rebondissements, suspense, mystères. Une belle description de Genève. Mais ce n'est pas le meilleur de Dicker car parfois assez complexe à suivre et long.

L'espace d'une vie

Barbara TAYLOR BRADFORD

1904. Emma Harte a 14 ans. Elle est fille de cuisine à Ferley Hall. Elle vit dans une sordide mesure, et toute sa famille travaille pour Adam Ferley. Sa mère, Elizabeth Harte, est malade. La pauvreté des Harte fait qu'elle ne peut pas être soignée convenablement.

En outre, Franck, le petit frère d'Emma, se passionne pour les études et les livres, et il a été forcé d'abandonner l'école pour travailler, et gagner de l'argent pour sa famille.

Emma déteste les riches Ferley, qui, pense-t-elle, se permettent de vivre dans l'opulence, de prendre les domestiques de haut, de les maltraiter, et qui ne se rendent même pas compte de l'indigence dans laquelle vivent certains d'entre

eux. Sa haine sera redoublée à cause de ce qui se passera entre elle et Edwin Ferley, et à cause des circonstances de la mort de son père. Elle veut devenir riche, pour ne plus vivre dans la misère, et aussi pour se venger des Ferley. Un jour, c'est sûr, elle les ruinera, elle sera plus riche qu'eux, elle leur fera payer leur arrogance. Elle travaillera d'arrache-pied pour réussir.

Un épais roman captivant de bout en bout avec le portrait d'une femme d'affaires hors norme. Aventures, personnages bien campés, sensibilité, émotions, féminisme, sont au menu de ce récit captivant avec ses rebondissements, son écriture fluide et prenante. Il fait parti des 30 romans les plus vendus dans le monde, c'est justifié. Pour celles et ceux qui aiment « les vies romanesques » à souhait.

Tu le sais bien Le temps passe Catherine NAY

Ces souvenirs couvrent les années 1995-2017, de l'élection de Jacques Chirac à celle d'Emmanuel Macron. Près de trente ans de vie politique et journalistique, mais aussi personnelle, racontés avec le même sens du trait, de la formule incisive, la même intensité romanesque qui font de Catherine Nay une observatrice et une narratrice hors pair, souvent mordante et toujours savoureuse.

Catherine Nay révèle ici les épreuves auxquelles elle a été confrontée dans sa vie affective et familiale : la perte de l'homme de sa vie en juillet 2020, et avant cela la mort de ses parents et de l'un de ses frères. Épisodes intimes évoqués

avec pudeur et vérité par une femme qui a toujours préféré parler des autres que d'elle-même.

Souvenirs, anecdotes, choses vues abondent dans cette nouvelle

chronique où elle dévoile les secrets de la conquête du pouvoir de Jacques Chirac, ses rencontres avec Bernadette et les confidences volontiers acerbes de la première dame. Catherine Nay excelle dans l'art du portrait. Elle décrypte avec une maestria décapante les personnalités complexes d'Alain Juppé et de Philippe Séguin comme celle de Lionel Jospin.

Du séisme de 2002 à la montée en puissance de Nicolas Sarkozy jusqu'à son élection triomphale en 2007 et à son échec cinq ans plus tard, c'est une histoire plus hasardeuse de la Ve République que Catherine Nay décrit avec un mélange d'amusement et de perplexité. Elle montre Nicolas Sarkozy, qu'elle connaît bien, à travers ce qui fait sa force et sa faiblesse, dans sa vie publique ou privée, parfois à son détriment. Et consacre à son successeur François Hollande des pages sans concession.

Ce livre témoigne aussi de la nostalgie de son auteur envers une certaine époque du journalisme, qui a laissé place à une période médiatique elle aussi plus incertaine. Les bonheurs et vertiges du temps qui passe.

Catherine NAY est une journaliste distinguée, qui sait manier le verbe, elle sait également manier la plume , parfois avec beaucoup d'humour, et son livre de souvenirs politiques et personnels se lit avec sympathie et éveille des souvenirs ou nous fait découvrir les différentes facettes des femmes et hommes politiques dont elle parle. Voilà un livre qu'on prend plaisir à lire, tout simplement.